

LES CANADIENS DE L'OUEST.

GABRIEL FRANCHÈRE.

(Suite.)

IV.

Le *Tonquin* essuya plus d'une furieuse tempête les jours suivants. Les vagues blanchissantes s'élevaient hautes comme des montagnes et semblaient vouloir engloutir le vaisseau qu'elles secouaient rudement. Le 18 décembre, il doubla heureusement le Cap Horn, sur lequel tant de navires se sont brisés, et qui est devenu avec raison l'effroi des marins.

Après des alternatives de calme et d'orage, le *Tonquin* arriva heureusement près des îles Sandwich, et, le 11 février, on pouvait apercevoir la cime neigeuse et escarpée d'une haute montagne appelée *Mona-Roah*, qui domine la région d'Ohehy, l'une des îles Sandwich.

Le vaisseau était tout près des côtes de l'île lorsque Guillaume Perrault, un mousse, perché dans les haubans, tomba tout-à-coup à la mer. On lui jeta des bancs et des futailles, puis on lança une chaloupe à l'eau et on parvint à le sauver après les plus grands efforts. Perrault, qui demeura un quart-d'heure dans la mer, fut ramené sur le navire sans donner aucun signe de vie, et ce ne fut qu'avec des soins infinis qu'on put lui faire reprendre connaissance.

L'expédition visita longuement les diverses îles et ne manqua pas d'aller rendre ses hommages à Tamaméa, leur roi absolu. Celui-ci était habillé à l'europpéenne et portait fièrement une épée à ses côtés. Ohéty était la capitale de ses domaines. Autour de son palais, qui était assez modeste, on remarquait une garde de 24 hommes qui veillaient constamment à sa sûreté. Tamaméa était non-seulement souverain absolu, mais il jugeait tous les litiges qui s'élevaient parmi ses sujets. Son tribunal était sans appel. Doué d'une grande intelligence, il ne négligeait aucun effort pour faire pénétrer la civilisation parmi ses sujets. Il avait réussi dans ce but à faire établir plusieurs européens dans ses possessions, et il avait même pour précepteur de ses fils, un jeune français, de Bordeaux. Avant son avènement au pouvoir, toutes les communications entre les diverses îles ne se faisaient qu'en canot. Mais il avait réussi à faire construire bon nombre de goélettes qui firent désormais ce service.

Franchère donne des détails fort complets et intéressants sur les îles Sandwich, leurs productions et les mœurs de leur population. Il dit que les "insulaires de Sandwich habitent dans des villages ou bourgades de cent à deux cents maisons, distribuées sans symétrie, ou plutôt groupées dans un désordre complet. Ces maisons sont construites de poteaux plantés en terre et liés par le bout, et couverts d'herbes, ce qui leur donne quelque ressemblance avec nos granges canadiennes."

V.

Le 28 février 1811, le *Tonquin* leva l'ancre pour se rendre à l'embouchure de la rivière Columbia. Mais que de terribles épreuves attendaient encore l'expédition avant son arrivée à bon port!

Une violente tempête éclata le 16 mars et dura quatre longs jours. Une grande partie des agrès du vaisseau furent emportés, et à une pluie torrentielle succéda une chute de neige qui tomba en épais flocons, suivie d'un froid très intense. La manœuvre devint extrêmement pénible et l'équipage était harassé de fatigue. Tout le monde était sur le qui-vive, car cet ouragan offrait les plus grands dangers. Ce n'était pourtant que le prélude des misères incomparables et des pertes désastreuses que l'on allait subir.

Le 22, on aperçut enfin la terre dont on n'était qu'à dix milles. Cette nouvelle causa des réjouissances indicibles. C'était la côte du Pacifique que l'on entrevoyait et que l'on espérait bientôt toucher. On distinguait aussi les brisants que forme la barre, justement redoutée des navigateurs, à l'entrée de la rivière.

La mer était alors extrêmement tourmentée, mais cela n'empêcha pas le capitaine d'ordonner à M. Fox, le second, avec Bazile Lapensée, Ignace Lapensée, Joseph Nadeau et John Martin, de s'embarquer dans une chaloupe et d'aller sonder l'entrée de la rivière. L'embarcation n'avait pour toute voile qu'un drap de lit, en vain fit-on des remontrances très fortes au capitaine sur l'imprudence de ce voyage, il resta inflexible. "Si vous avez peur de l'eau," dit-il à M. Fox, "vous n'avez qu'à rester à Boston." Fox, voyant que le capitaine était incorable, dit alors à ceux qui l'entouraient, les yeux pleins de larmes: "Mon oncle s'est noyé ici il y a quelques années, et maintenant mes os vont aller reposer à côté des siens." Il leur serra la main et leur dit adieu. Puis, lorsqu'il embarqua dans la chaloupe, pressentant le sort qui l'attendait, il exclama: "Adieu mes amis! Peut-être nous reverrons-nous dans l'autre monde." C'était une scène à fendre le cœur. Il prophétisait, le brave et respecté marin. La chaloupe disparut bientôt au milieu des vagues comme un point noir imperceptible et personne ne douta de sa perte inévitable.

Le *Tonquin* essaya, le lendemain, de s'approcher de l'entrée de la rivière, mais les vagues qui roulaient et se brisaient sur la barre en jetant d'effroyables clameurs, ne laissaient apercevoir qu'une barrière écumeante. Il dut en conséquence revenir au large et la plus grande anxiété régna à bord. M. Mumford, l'un des officiers, tenta, à diverses reprises, d'aller sonder en chaloupe l'entrée de la rivière, mais il faillit chaque fois perdre la vie ainsi que ses compagnons.

Dans l'après-midi du 25 mars, M. Aikens, accompagné de John Coles, Stephens Weeks et de deux naturels des îles Sandwich, partit dans la pinasse, pour aller sonder également le chenal. Le navire suivait de près les hardis marins, mais ils s'aventurèrent trop loin dans les brisants et on les perdit de vue.

Grande fut l'anxiété à bord, car les deux détachements que l'on avait envoyés pour reconnaître l'entrée de la rivière avaient, suivant toutes les prévisions, été engloutis dans les flots bouillonnants de la Columbia. Le vaisseau lui-même courut les plus grands dangers et toucha sur des récifs plus d'une fois. Malgré l'obscurité de la nuit, on parvint à gagner la petite baie Baker, formée à l'entrée de la rivière par le Cap Désappointement, où l'on trouva un bon mouillage.

Le capitaine et quelques autres descendirent sur le rivage pour se mettre à la recherche des hommes que le premier avait impitoyablement sacrifiés à son invincible entêtement. A peine commençaient-ils leurs perquisitions que l'on vit survenir Weeks, l'un de ceux qui étaient partis à bord de la dernière chaloupe. Celui-ci avait échappé au naufrage d'une manière presque miraculeuse. Pendant longtemps la chaloupe avait résisté à la violence des flots, mais une vague, plus impétueuse que les autres, emplit l'embarcation, et M. Aikens et John Coles, disparurent dans l'onde tourmentée. Les insulaires se dépouil-

lèrent de leurs vêtements aussitôt qu'ils se trouvèrent à l'eau, et Weeks en fit autant. Ils parvinrent à saisir la chaloupe, à la remettre à flot et à la vider avec leurs mains. Les naturels auxquels Weeks devait son salut, étaient si glacés par le froid qu'ils ne purent ramer. Vers minuit, l'un d'eux expira et l'autre se jeta sur son cadavre, d'où il fut impossible de l'arracher.

Une nuit pleine d'angoisse se passa ainsi dans cette frêle embarcation presque en pleine mer. "Le jour parut enfin," racontait Weeks, "et me voyant assez près de terre, je dirigeai ma nacelle vers la plage, où j'arrivai, grâce à Dieu, sain et sauf, parmi les brisants, sur un fond de sable. J'aidai à l'insulaire, qui donnait encore quelque signe de vie, à sortir de la chaloupe, et je m'acheminai vers les bois avec lui, mais voyant qu'il ne pouvait me suivre, je le laissai à sa mauvaise fortune; et suivant un sentier battu qui s'offrait à ma vue, je me trouvais, à mon grand étonnement, en peu d'heures, près du vaisseau."

Le récit de Weeks ne laissait aucun doute non seulement sur le sort fatal de ses compagnons, mais encore des cinq autres qui les premiers avaient tenté de trouver le chenal à l'entrée de la rivière. Déjà huit victimes des flots et on n'avait pas encore mis pied à terre! On regretta beaucoup la perte des deux frères Lapensée et de Joseph Nadeau, qui s'étaient fait estimer de tous par leur activité et leur courage.

On trouva le lendemain l'insulaire qui avait survécu au naufrage et on le transporta à bord du navire où à force de soins on le ramena à la vie. Le soir, eut lieu une scène assez curieuse pour être racontée. "Un nombre d'insulaires de Sandwich, dit Franchère, munis des instruments nécessaires, et d'offrandes consistant en biscuit, lard et tabac, allèrent à terre, pour rendre les derniers devoirs à leur compatriote, mort dans la chaloupe de M. Aikens, durant la nuit du 24. Nous les suivimes, M. Pilet et moi, et fumes témoins des obsèques, qui se firent à peu près de la manière suivante. Arrivés dans l'endroit où était le corps, que nous trouvâmes pendu à un arbre, les insulaires se mirent à creuser dans le sable, une fosse de grandeur convenable; puis, détachant le corps de l'arbre, ils placèrent le biscuit sous l'un des bras, le lard sous le menton, et le tabac sous les parties génitales. Le mort ainsi pourvu pour le voyage de l'autre monde fut déposé dans la fosse, et couvert de sable et de cailloux. Les compatriotes du défunt s'agenouillèrent ensuite le long de la fosse, en une haie double, et le visage tourné du côté de l'orient, à l'exception de l'un d'entre eux qui officiait comme prêtre: celui-ci alla chercher de l'eau dans son chapeau, en aspergea les deux rangées d'insulaires, et récita une espèce de prières, à laquelle les autres répondirent, à peu près comme on répond chez nous à des litanies. Cette prière finie, ils se levèrent et regagnèrent le vaisseau, sans regarder derrière eux."

VI.

Avant de s'aventurer plus loin on résolut de faire une reconnaissance dans l'intérieur, afin de se choisir un endroit convenable pour l'établissement. Plusieurs partirent dans ce but à bord de la grande chaloupe pour remonter la rivière, mais ils faillirent tous périr. L'un d'eux M. McDougall aurait été englouti dans les flots si les sauvages ne fussent venus à son secours.

Après plusieurs voyages qui n'eurent pas de succès, on résolut de s'établir sur la Pointe George, à quatre ou cinq lieues du Cap Désappointement. Le débarquement se fit sûrement et les naturels entourèrent les nouveaux venus en grand nombre en témoignant une surprise extrême. On n'était qu'au 12 avril et les Canadiens, habitués à un climat plus rigoureux, virent avec admiration que la nature était en pleine végétation. Des milliers d'oiseaux au plumage brillant gazouillaient dans les bois, la verdure était dans tout son éclat et les fleurs épanouies embaumaient l'air de leurs suaves arômes.

Une expédition composée de MM. McKay, R. Stuart, O. de Montigny et Franchère partit, le 2 mai, pour aller explorer le haut d'une rivière voisine. Le 5, ils rencontrèrent des sauvages qui, n'ayant jamais vu de blancs, les regardaient avec la plus grande surprise, "relevant nos culottes, et ouvrant nos chemises," dit Franchère, "pour voir si la peau du corps ressemblait à celle au visage et des mains." L'expédition voulait s'assurer s'il n'y avait pas quelque poste de traite aux chutes, et lorsqu'elle eût constaté le contraire, elle rebroussa chemin, après plusieurs jours de marche.

On travailla activement à jeter les fondements d'un fort afin de se protéger contre les naturels qui venaient d'abord à l'établissement en grand nombre, puis n'avaient plus fait leur apparition. On apprit qu'ils voulaient surprendre les hommes de l'établissement, qui étaient réduits à un petit nombre, et les exterminer jusqu'au dernier. On érigea quelques constructions que l'on entourait de palissades et quatre petits canons furent placés sur deux bastions que l'on avait élevés. Les rapports que l'on reçut de tous côtés étaient tellement menaçants que des sentinelles firent la garde toutes les nuits et l'on pratiqua de temps à autre l'exercice militaire pour s'habituer au maniement des armes.

Il ne se passa rien d'important durant le reste de l'année. Mais, le 18 janvier, arriva l'expédition de terre commandée par M. Hunt, qui devait agir conjointement avec celle qui était venue par mer pour fonder l'établissement de l'opulent Astor sur les rives du Pacifique. Cette expédition s'était faite également au prix de mille difficultés. Il suffira de dire, pour en donner une idée, qu'elle cotoya pendant vingt jours les bords de la Rivière Enragée, souffrant horriblement de la faim et de la soif. Les rochers qui hérissent les bords de cette rivière sont tellement escarpés qu'il était impossible aux hommes d'aller y assouvir la soif brûlante qui les dévorait. C'était le supplice de Tantale sous une autre forme. Pour ne pas périr de soif plusieurs burent leur urine, et pour ne pas laisser leurs os le long de la route, ils mangèrent des peaux de castor grillées au feu et même jusqu'à leurs souliers.

La plupart de ces courageux voyageurs étaient canadiens et rompus aux fatigues. Washington Irving les dépeint comme travaillant avec patience, ne se laissant décourager ni par les obstacles, ni par les déappointements, fertiles en expédients et savants dans l'art de surmonter la force des courants; toujours alertes, toujours de bonne humeur, ils déployaient toute leur vigueur tantôt dans les bateaux, tantôt sur le rivage, tantôt dans l'eau quelque froide qu'elle fut; et si jamais ils paraissaient se fatiguer ou se rebuter, une de leurs chansons populaires, chantée par un batelier vétéran et répétée en chœur par les autres, suffisait pour les ranimer.

VII.

Parlons une dernière fois du *Tonquin* et de son intraitable capitaine pour enregistrer leur perte commune. Le 5 juin 1810, le vaisseau laissa l'embouchure de la rivière Columbia, dans le but de longer les côtes au nord du Pacifique, de pénétrer dans toutes les baies et de revenir à Astoria, chargé d'une cargaison de

fournures aussi complète que possible. Le capitaine avait ainsi une mission très importante à remplir pour l'établissement et son insuccès pouvait avoir des conséquences désastreuses. C'est ce qui arriva.

Le *Tonquin* arriva en peu de jours à l'île de Vancouver et mouilla ensuite dans le havre de Newetee. Un grand nombre de canots montés par des indigènes et chargés de pelleteries arrivèrent bientôt. Habités à faire ce trafic, ils marchandaient sans cesse et demandaient le double de ce qu'on leur offrait. Ils importunèrent tellement l'irascible capitaine Thorn, que, fatigué de leurs obsessions, il arracha tout à coup une peau de loutre des mains d'un chef sauvage, la lui frotta sur le visage et le chassa du vaisseau avec d'autres applications injurieuses.

Toute la tribu se crut offensée dans la personne de son chef et résolut de se venger. Le lendemain, des naturels vinrent encore à bord du *Tonquin* sous le prétexte de trafiquer des pelleteries. Comme ils ne paraissaient pas armés, on ne conçut aucun sentiment de défiance. A chaque instant leur nombre se grossissait de nouveaux venus qui arrivaient dans des flottilles de canots chargés d'indigènes. En vain, fit-on des représentations pressantes au capitaine sur le danger d'admettre à bord un aussi grand nombre d'indigènes, il les reçut avec mépris comme d'habitude. Mais il se décida finalement à faire évacuer le vaisseau et sept matelots montèrent dans les haubans afin de déferler les voiles pour permettre au bateau de prendre le large.

Mais au lieu d'obéir au capitaine qui leur ordonnait péremptoirement de quitter le navire, ils répondirent par un épouvantable hurlement. Et tous de s'élançant comme des hyènes furieuses avec leur casse-têtes et leur couteaux qu'ils avaient tenus cachés sous leurs habits pour massacrer les hommes de l'équipage. Lewis, clerc du vaisseau, fut le premier sérieusement blessé, puis M. McKay qui fut massacré et jeté à la mer. Le capitaine Thorn se défendit comme un lion. Bien des cadavres roulèrent à ses pieds avant qu'accablé par le nombre, il fut achevé à coups de couteaux et précipité dans l'océan.

Les sept marins juchés dans les mâts regardaient avec horreur l'effroyable mêlée qui s'engageait au-dessous d'eux. Trois furent massacrés en tentant de se glisser entre les ponts, mais les quatre survivants purent arriver jusqu'à la cabane où étaient renfermées les armes de l'équipage. Ils s'y barricadèrent, pratiquèrent des trous dans la cloison, et le feu qu'ils lancèrent par ces ouvertures balaya en peu de temps le pont de tous les barbares auteurs du carnage. Ceux-ci furent impitoyablement décapités et regagnèrent le rivage.

Lewis, quoique gravement blessé, projeta durant la nuit de venger la mort de ses compagnons d'une manière terrible en s'envenimant, si cela était nécessaire, sous les ruines du navire. Nous allons voir comment il réussit.

Le lendemain, le *Tonquin* était encore à l'ancre. Il n'y avait aucun signe de vie à bord et les naturels après avoir longtemps hésité montèrent à bord du navire qu'ils croyaient inhabité. Des flottilles entières de canots remplis d'indigènes les suivirent et bientôt le pont du navire fut encombré d'une nuée d'enfants des bois, qui se réjouissaient hautement de leur victoire. Ils allaient se livrer au pillage lorsqu'une épouvantable détonation se fit entendre. Environ deux cents sauvages furent lancés dans l'éternité et c'était un horrible spectacle que de voir des bras, des jambes, des corps mutilés qui, après avoir volé dans l'air, jonchaient la baie péle-mêle avec les débris du navire.

Quatre des marins échappèrent à ce désastre, car Lewis leur ayant fait part de son projet de vengeance, ils avaient quitté le navire avant le temps de l'explosion. Ils parvinrent à atteindre le rivage sains et saufs, mais ils furent surpris par les naturels, qui se vengèrent de la mort de leurs compagnons en les faisant périr dans les plus cruels tourments.

Telle fut la perte du *Tonquin* et la fin tragique du capitaine Thorn et de son équipage. Tous furent les victimes de l'inflexible opiniâtreté du commandant, de son imprudence, de la rudesse de ses manières et de sa hauteur de caractère qui lui faisait mépriser les plus sages conseils. C'était un marin intrépide, qui ne connaissait d'autre élément que l'océan, mais ses défauts qui rendaient sa présence intolérable, jetaient dans l'ombre ses qualités, et il les a chèrement expiés par cet épouvantable désastre.

VIII.

La perte du *Tonquin* devait être un coup terrible pour l'établissement d'Astoria. On ne l'apprit que plusieurs mois après sa destruction, mais personne ne se fit illusion sur le sort qu'il réservait à l'entreprise.

Aucun événement important ne survint durant le reste de l'année. Les expéditions que l'on envoya à l'intérieur eurent peu de succès et le découragement sembla s'emparer de tous les esprits. La grande entreprise d'Astor, montée à si grands frais, devait avoir un fiasco complet.

Franchère prit part à la plupart de ces expéditions et il passa l'hiver à Astoria. Il s'occupait dans ses loisirs de musique ou de lecture, car il y avait heureusement une bonne bibliothèque où il pouvait utiliser ses goûts pour l'étude.

La nouvelle de la déclaration de la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis, que l'on apprit dans le cours de 1813, porta le dernier coup à l'établissement. Les associés de M. Astor ne voyant aucune perspective de succès et découragés par une série non interrompue de revers, se décidèrent à vendre tous les effets de l'association à la Compagnie du Nord-Ouest. La vente fut signée le 23 octobre. "Ce fut ainsi," dit Franchère, "qu'après avoir franchi les mers, et enduré toutes sortes de fatigues et de privations, je perdis, en un instant, toutes mes espérances de fortune."

Dans son livre: *Adventures of the first settlers on the Oregon or Columbia River* (Page 265), M. Alexander Ross, l'un de ses compagnons de voyage, dit à ce sujet: "Le sort de l'infortunée Astoria étant ainsi scellé, et la place étant devenue la propriété de la Compagnie du Nord-Ouest, les Astorians ne devinrent plus que des spectateurs indifférents. M. Franchère est le seul commis au service des américains qui sembla désirer s'associer aux nouveaux arrivants. C'était un canadien de Montréal, et à cette époque, la Compagnie du Nord-Ouest était très populaire en Canada et particulièrement à Montréal. Elle était tout dans cette localité et les voyageurs canadiens obtenaient une part libérale de ses bénéfices. Il était en conséquence naturel qu'il s'associât à ce corps qui avait l'admiration de ses compatriotes."

Ross fait ici erreur. M. McLavish, de la Compagnie du Nord-Ouest, fit des offres très libérales à Franchère qui devait être fort utile à l'association, à cause de sa connaissance approfondie du dialecte Chinook. Mais Franchère les refusa; il différa seulement son départ pour le Canada au printemps et passa ces quelques mois au service de la Compagnie.

JOSEPH TASSÉ.

A continuer.